

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

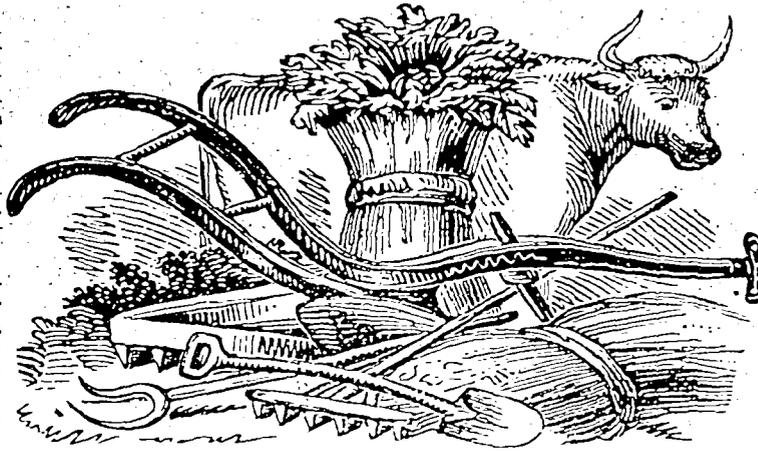
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

Editeur-Propriétaire
FIRMIN H. PROULX

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau, et les arriérages devront alors avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne ; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

A nos abonnés retardataires

Le 18 avril dernier, nous avons adressé des comptes pour abonnements à la *Gazette des Campagnes*, au montant de TREIZE CENT QUATRE-VINGT PIASTRES (\$1380). De cette somme nous n'avons reçu que \$179.88. Il resterait donc encore la somme de douze cents piastres et douze centins à recevoir pour arriérages d'abonnement. Pour chacun, le montant est peu considérable, mais il est facile de s'apercevoir que cette somme pourrait beaucoup au succès de la *Gazette des Campagnes*, si elle était entre les mains de son propriétaire. Ne vous imaginez pas que la *Gazette* puisse être publiée sans frais aucun ; au contraire, la somme de dépenses est considérable, et la seule ressource pour les couvrir se trouve dans le prix d'abonnement.

De grâce, que ce soit le dernier avis que nous ayons à donner à nos abonnés retardataires. Que l'on s'empresse de payer. Chacun des retardataires trouvera le compte de ce qu'il nous doit dans le No. 27 de la *Gazette des Campagnes*.

CAUSERIE AGRICOLE

LA CULTURE DES PATATES.

La pomme de terre ou plutôt la *patate*, pour employer une expression consacrée en Canada, est devenue, de nos jours, d'une consommation générale. Sur la table du riche aussi bien que sur celle du pauvre elle a en place marquée, et le repas ne serait pas complet si elle y manquait. Aujourd'hui on utilise la patate de mille manières : l'homme en fait sa nourriture habituelle, les animaux en consomment d'immenses quantités, et l'industrie en extrait des produits divers d'un prix élevé.

Lorsque l'on introduisit la patate dans le Lancashire, en

Angleterre, vers 1684, et quand vers 1778 Parmentier voulut généraliser la culture de cette précieuse plante en France, on ne prévoyait certainement pas qu'un jour elle deviendrait la plante la plus généralement cultivée du monde. Alors des préjugés nombreux et enracinés s'attachèrent à la patate, on lui trouvait mille défauts et on la regardait comme pernicieuse et nuisible à la santé publique.

Cependant, peu à peu ces préjugés s'affaiblirent, on commença à la cultiver plus en grand, à mesure qu'elle fut plus connue, elle fut en même temps mieux appréciée. Des personnages illustres démontrèrent qu'au lieu d'être nuisible à la santé, la patate constituait, au contraire, un aliment sain et substantiel. Les populations vaincues par l'exemple de ces personnages, et aussi sans doute par le besoin, finirent par accepter le précieux tubercule et se mirent à le cultiver sur une grande échelle.

Au bout de quelques années, les récoltes de patates se calculaient par des milliers de minots dont l'utilisation était dès lors assurée. En face de cette immense production, chacun se persuada que la disette n'était plus possible, et l'on continua à étendre cette culture avec ardeur.

Malheureusement les promoteurs de la nouvelle plante désireux de faire disparaître des préjugés enracinés, ne firent voir que le beau côté de la médaille. Ils démontrèrent tous les avantages que pouvait donner la patate, et s'attachèrent surtout à convaincre les populations agricoles que de toutes les plantes cultivées, la patate est celle dont la culture est la plus économique, proportionnellement à la production. Voyez, disait-on : la semence coûte peu ; vous choisissez de petites patates ou bien vous coupez les grosses en trois, quatre ou cinq morceaux, et en échange vous obtenez des tubercules gros et nombreux.

Il y avait ici exagération, et cette exagération a eu les conséquences les plus désastreuses. En 1845 l'Europe et l'Amérique virent apparaître une maladie terrible, une espèce de lèpre, très-peu connue jusqu'alors qui envahit les champs de patates et en diminua fortement le produit. Pendant

plusieurs années la maladie fit de grands ravages et obligea le cultivateur à restreindre la culture du précieux tubercule. L'Irlande surtout, qui avait fait de la patate son principal aliment, se vit en proie à la plus affreuse famine.

La maladie continua ses ravages pendant une quinzaine d'années; mais enfin elle diminua peu à peu, et aujourd'hui, quoique l'on ait encore à constater ça et là quelques attaques, la culture de la patate a repris son ancienne importance et son ancienne extension. Le produit par arpent a même atteint le chiffre qu'il possédait avant l'apparition de la maladie.

Les expériences et les études d'hommes compétents nous ont fait connaître parfaitement les causes qui ont le plus favorisé le développement de la pourriture de la patate. Ces causes sont au nombre de quatre principales. Ce sont : 1o. l'emploi pour semences de tubercules ou de morceaux trop petits; 2o. l'usage trop fréquent des fumiers animaux; 3o. le retour trop souvent répété de la patate sur le même champ; 4o. le défaut d'assainissement du sol. Nous allons étudier chacune de ces causes séparément, et nos lecteurs pourront voir combien on a eu tort de n'en avoir point tenu compte dès les commencements.

Il est aujourd'hui admis comme principe général que plus une semence est forte, pleine et bien constituée, plus le végétal auquel elle donnera naissance sera vigoureux.

Cela se conçoit parfaitement. La jeune plante, pendant la première phase de sa végétation, se nourrit exclusivement aux dépens des matières qui l'entourent ou qui l'accompagnent, et cela jusqu'au moment où elle devient assez développée pour puiser dans le monde extérieur, dans la terre, les principes nécessaires à sa nutrition. Le tubercule reproducteur, aussi bien que la graine, est composé de deux parties principales : le germe qui doit former la plante et une certaine matière appelée amidon ou fécule, et qui est la nourriture propre du germe. C'est cet amidon ou cette fécule que les ménagères extraient des patates et dont elles font l'empois pour coller le linge.

Dans son état naturel, l'amidon ou la fécule ne peut servir à l'alimentation du germe; mais pendant l'acte de la végétation, cette substance se décompose, se transforme en une matière soluble nommée dextrine et admirablement adaptée à favoriser le développement du jeune végétal.

Depuis l'instant où la vie s'est réveillée dans le germe, c'est-à-dire depuis le commencement de la végétation jusqu'au moment où les racines ont acquis assez de forces pour se nourrir des principes fournis par le sol, c'est l'amidon ou la fécule qui pourvoit à la subsistance du végétal.

Or, on comprendra aisément que plus la graine ou le tubercule contiendra de fécule ou d'amidon, plus ils pourront fournir de nourriture au germe et par conséquent plus celui-ci deviendra fort et vigoureux.

Ces principes sont applicables à la végétation de toutes nos plantes cultivées, un grain de blé bien conformé, bien plein, bien gros, suivant la variété à laquelle il appartient, donnera une plante plus vigoureuse et plus productive qu'un grain petit, mal fait, ridé tel que nous en fournissons les récoltes qui n'ont pas réussi ou qui n'ont pas mûri. De même, une petite patate ou un petit morceau de grosse patate ne saurait convenir comme semence, puisqu'ils ne possèdent pas assez de substances alimentaires pour suffire amplement à tous les besoins de la jeune plante; car, remarquons-le bien, c'est au sein de l'abondance que le germe se développera le mieux et acquerra le plus de force.

De plus, une graine ou un tubercule trop jeune, ne contient qu'un germe excessivement faible et par cela même

incapable de résister aux ennemis et aux maladies auxquels il est ordinairement exposé pendant sa végétation.

Eh bien, dans la pratique et surtout dans la culture des patates ces principes ont été totalement oubliés et les premiers promoteurs de cette culture ont malheureusement trop contribué à répandre le mal. Ils ont si souvent répété que la patate n'est pas difficile, qu'il suffit d'un germe pour la reproduire, qu'ils ont été écoutés et ont réussi à fausser complètement les principes les plus élémentaires de toute culture intelligente.

Sans doute qu'un germe suffit pour la multiplication des espèces, mais encore faut-il que ce germe soit sain et vigoureux et qu'il trouve autour de lui une nourriture convenable et abondante. Une petite patate n'est pas bonne pour la semence. D'abord, elle est trop jeune, c'est toujours la dernière formée et elle n'a pas eu le temps de mûrir, son germe est donc trop faible; puis elle ne dispose pas d'une nourriture suffisante pour tous les besoins de ce germe.

Restent donc les moyennes et les grosses patates. Sur la foi de certains conseillers dépourvus de toute prudence et peut-être aussi par une économie mal entendue, les cultivateurs qui se décidaient à employer de grosses patates pour semence, laissaient au germe le moins de nourriture possible. Tous les yeux ou germes de la patate étaient enlevés un à un avec une très-légère tranche de tubercule, à peine une pelure. C'était très-économique, car tous les coeurs de patates étaient employés pour la cuisine et le choix de la semence ne coûtait qu'une bagatelle.

Mais cet état de chose ne put avoir qu'un temps. Tout d'abord comme le germe était vigoureux, il végéta même en dépit de la disette au milieu de laquelle il vivait. La mince pelure qui l'accompagnait lui fournissait assez pour vivre jusqu'au moment où ses racines pussent se nourrir aux dépens des principes nourriciers de la terre. Il éprouva bien quelque retard dans sa végétation, mais on ne s'en aperçut pas dans les commencements.

Plus tard, le mal devint plus visible. Les produits perdirent de leur précocité, de leur volume et de leur abondance; les récoltes diminuèrent notablement. C'était déjà un signe de dégénérescence. Cependant on n'y fit pas attention et l'on continua le même système, jusqu'à ce qu'enfin arriva le dépérissement général de l'espèce cultivée.

A ce moment apparut la terrible maladie. Elle envahit tous les champs, ses ravages furent immenses et diminuèrent les produits dans une proportion inquiétante. On se demanda quelle pouvait être la cause de ce fléau, et la réponse ne vint pas on resta dans les mêmes errements, lesquels provoquèrent une recrudescence dans la maladie, tellement qu'à la fin on dut abandonner en partie cette culture.

D'après les principes que nous avons déjà énoncés, nous sommes convaincus que l'emploi de tubercules ou de morceaux trop petits pour semences est une des premières causes de la pourriture des patates, et que tout cultivateur désireux de conserver l'abondance dans ses récoltes devrait y renoncer.

La perfection dans le genre consisterait à ne faire usage que des tubercules les plus gros, et à ne laisser sur chacun d'eux qu'un seul germe, le plus vigoureux. Mais comme cela deviendrait trop dispendieux nous recommandons de couper des gros tubercules en trois ou quatre morceaux portant chacun un germe vigoureux accompagné du tiers ou du quart de toute la patate. On ne doit jamais faire de coeurs c'est un mauvais calcul.

(A continuer)

REVUE DE LA SEMAINE

Le 14 avril dernier, deuxième dimanche après Pâques, les paroisses suburbaines de Rome se sont rendues en masse au Vatican, pour présenter leurs hommages au Souverain Pontife. Le curé de Saint-Jean-de-Latran prononça un discours auquel le Saint-Père a répondu dans les termes suivants :

« Aujourd'hui, toutes les paroisses suburbaines ont voulu se présenter au Vicaire de Jésus-Christ. Elles ont opportunément choisi ce jour, qui est le dimanche du Bon Pasteur, dans lequel s'offre à nos méditations, le caractère éminemment divin et fraternel de Jésus-Christ, qui, seul, peut dire de lui-même : *Je suis le Bon Pasteur*. Et il peut le dire, parce que seul, il peut ajouter ensuite : « Je ne suis pas un pasteur mercenaire qui s'enfuit à l'approche du loup, mais je donne ma vie pour garder les brebis qui me sont confiées. » Ou plutôt, ce n'est pas « confiées » qu'il faut dire, mais « siennes, » parce que ces brebis sont en effet les siennes ; les siennes puisqu'il les a créées, les siennes puisqu'il les a rachetées, et les siennes puisqu'il les conserve.

« Nous avons donc la consolation de dire que nous tous catholiques, nous sommes les agneaux et les brebis de Jésus-Christ. Voulant imiter, moi aussi, le Bon Pasteur, je ne vous ai jamais abandonnés, mais je suis toujours resté ici au milieu de vous, bien que je fusse et que je sois encore entouré de périls, périls qui ne m'ont pas permis de m'acquitter de mes fonctions comme à l'ordinaire. Il n'est que trop vrai, en effet, que je ne suis pas sorti de ce palais ; je ne suis pas allé à Monte-Mario interroger les enfants, je ne suis pas allé davantage à San-Lorenzo dire un *Requiem* pour les défunts ; je ne suis pas allé à Sainte-Agnès, comme j'avais l'habitude de le faire tous les ans, pour remercier le Seigneur des bienfaits qu'il nous avait accordés. Je suis toujours resté ici ; mais mon cœur était au milieu de vous. Je ne suis point sorti pour ne pas rencontrer un gendarme pontifical massacré, pour ne pas rencontrer un prêtre arrêté et lapidé, pour ne pas en rencontrer un autre saisi et bâtonné ; pour toutes ces raisons, j'ai été contraint de rester ici. A cause de cela aussi, j'ai prié pour vous et pour tout le monde.

« Je termine cette petite allocution, en ajoutant ma bénédiction, pour que vous puissiez en retirer des fruits. Aujourd'hui donc est le dimanche du Bon Pasteur, et Jésus-Christ, le Bon Pasteur, a dit lui-même : « *Je suis la Voie, la Vérité et la Vie*. »

« Il est la Voie : c'est cette voie par laquelle nous devons marcher. Il a marché, à travers les douleurs et la mort, à la croix ; et nous, ses compagnons, nous devons le suivre à travers les tourments et les tribulations.

« Il est la Vérité ; ouvrez donc les oreilles à la vérité de la Foi, et gardez ce trésor dans votre cœur.

« Enfin il est la Vie : espérons qu'après avoir docilement rempli les devoirs de votre état, vous quitterez cette vie et vous irez le louer et le bénir, lui, l'Auteur de la vie. C'est là mon sentiment et mon désir, avec lequel je vous accompagne dans vos vignes, dans vos champs, où je demande que vous vous souveniez de suivre Jésus-Christ, qui est la voie, au milieu des afflictions et des douleurs ; de tenir vos oreilles ouvertes, non aux loups qui entrent dans la bergerie pour déchirer le troupeau, mais au bon pasteur qui vous enseigne la vérité et la foi, le catéchisme, et vos devoirs pour élever saintement vos fils. Et ne doutez pas qu'après tout cela, vous aurez la consolation de voir Jésus-Christ, la Vie éternelle, et de le louer pendant tous les siècles. . . »

Après cette paternelle allocution, le Saint-Père donna sa bénédiction à l'assistance qui la reçut avec le respect et l'amour que mérite cette insigne faveur.

Toutes les allocutions de Pie IX sont remplies de ces incomparables exhortations à suivre les enseignements de l'Eglise. Sous une forme ou sous une autre, il trouve le moyen de dire aux catholiques, soyez soumis à la Sainte Religion de Jésus-Christ, soyez pieux et fidèles, unissez-vous pour opposer aux associations impies une barrière infranchissable.

Mais ce qui frappe surtout, c'est son inaltérable confiance en la Divine Providence. Au milieu de l'effronnement général des sociétés, au milieu des persécutions incessantes dont il est l'objet cette confiance persiste et même grandit en raison des douleurs qu'il subit. Dernièrement, il nous en donnait encore une preuve :

Sa Sainteté avait ordonné de distribuer à ses chers pauvres de Rome une somme assez importante. Un prélat de la Cour fit au Saint-Père quelques réflexions sur l'état de sa caisse. Mais Pie IX lui répondit avec son angélique sourire : « Dieu ne nourrit-il pas lui-même les petits oiseaux ? Après l'amour que je porte aux catholiques, et qu'ils me rendent avec usure, mon plus grand bonheur est de faire du bien aux pauvres et de sécher quelques larmes. C'est dans la pratique de la charité que se trouve le plus grand soulagement à toutes les peines et à toutes les douleurs de la vieillesse. »

On sait que Pie IX, par respect pour lui-même et par respect pour la chrétienté dont il est le chef, a cru devoir refuser la subvention que lui offrait le gouvernement de l'usurpateur. Le monde catholique a applaudi à ce noble refus et s'est uni pour subvenir aux besoins du Saint-Père. Il est bien pauvre notre Vénéré Pie IX, on lui a tout enlevé, les armes d'un misérable flanquées de toute la puissance infernale, ne lui ont laissé que son seul palais du Vatican. Malgré cela, il oublie tout pour ne songer qu'au soulagement des souffrances qu'endure son peuple fidèle, mais exposé aux tentations et aux promesses des vautours qui se sont abâtus sur Rome et la pressurent en tous sens.

Les douleurs du Saint-Père sont bien amères, mais il possède le plus sûr moyen de les adoucir : il a la confiance en Dieu et l'amour qu'il porte aux catholiques et que ces derniers lui rendent amplement.

Il en est bien autrement de Victor-Emanuel. Ce voleur couronné est maintenant arrivé au comble de ses convoitises. Il voulait déposséder l'Auguste Pie IX, il voulait Rome et il a réussi pleinement ; cependant il n'est pas heureux. La Révolution qui l'a aidé dans ses vols et ses déprédations se charge de lui faire expier son triomphe.

L'autre jour en revenant des courses, Victor-Emanuel fut entouré de groupes nombreux criant : « A bas le Ministère ! à bas la *Consorterie* ! nous voulons d'autres ministres !

Ces cris affectèrent, dit-on, beaucoup le roi. Il y voit sans doute un signe de désaffection et il n'a pas tort ; mais ce n'est encore là que le commencement de ses déboires. Il n'a jamais été heureux et l'a fait voir en maintes occasions, cependant le malheur ne l'avait pas encore effleuré jusqu'à ces derniers jours, voilà que ça commence. Il a semé dans l'iniquité et il récoltera dans les larmes. Nul prince persécuteur des Papes et de l'Eglise n'a vécu heureux et n'a réussi, toujours la main vengeresse de Dieu est venu frapper le persécuteur au milieu de ses triomphes.

Les enseignements de l'histoire ne doivent pas être oubliés. On en connaît de ces potentats autrement puissants et autrement fermes sur leur trône que Victor-Emanuel, ce-

pendant ils ont subi la destinée commune. Du moment que leur main sacrilège a osé toucher la chaire de Pierre leur étoile a pâli et l'exil ou la mort a suivi toujours de près leur crime. Les malheurs de Victor-Emmanuel ne font que commencer; que sera-ce donc quand son heure sera venue?

Si ses plaisirs de mauvais aloi lui ont donné le temps de réfléchir sur ce qui se passe depuis quelque temps en Italie et surtout à Rome, il a dû s'apercevoir du terrain qu'a gagné la Révolution. Ce ne sont encore que des signes précurseurs, mais ces signes sont menaçants. Autrefois une certaine foule de gens se pressaient sur son passage, remplissaient l'air de leurs joyeuses acclamations. Aujourd'hui, rien de tout cela, le roi reçoit à peine un simple salut de la population qu'il rencontre dans ses promenades. Son gouvernement a été impuissant à empêcher la monstrueuse manifestation en faveur de Mazzini. Dans les beaux jours de la royauté de Rome, on ne demandait, on ne voulait entendre que l'hymne royal; maintenant on ne veut plus de cet hymne, on le siffle, et on le remplace par l'hymne de Garibaldi que la foule accompagne de frénétiques applaudissements sous les yeux même des rois de l'Europe qui viennent visiter Victor-Emmanuel. Ah! le jour du châtiement est proche.

Mais laissons là l'Italie. Le vénéré Pie IX est bien malheureux, ses souffrances sont bien grandes, mais nous espérons tout de la Miséricorde divine qui saura accorder, dans son temps, aux prières des catholiques de l'univers entier la délivrance du Saint-Père, la fin de ses maux et le triomphe de l'Eglise de Jésus-Christ.

Dimanche, l'illustre et vénéré Pie IX entrant dans la quatre-vingtième année de son existence. C'est un fait sans précédent dans l'histoire de l'Eglise.

Jetons maintenant un coup d'œil sur notre Canada. La Province de Québec surtout nous préoccupe tout particulièrement. Le petit peuple Canadien-Français, jeté par les bouleversements politiques au milieu d'un peuple protestant a su conserver le précieux trésor de la foi que lui a légué la généreuse population dont il est issu. La bonté Divine le récompense de sa fidélité et si on le compare aux pays de l'Europe, aux pays prévaricateurs, il est heureux. Oui, il est heureux, non pas précisément de ce bonheur imparfait que donnent les jouissances matérielles, mais de ce bonheur inestimable qui consiste dans l'accomplissement des desseins de la Providence. Craignons de perdre ce bonheur et pour cela restons fidèles et dévoués au Saint-Siège et à la Sainte Eglise de Jésus-Christ.

Soumis à la puissance d'un pays protestant le Canadien a su conserver les trois choses qui lui sont les plus chères, sa religion, sa langue et ses lois, c'est plus que n'ont pu faire les pays les plus heureux de l'Europe. Depuis le milieu du siècle dernier, les révolutions ont changé complètement la face de ces derniers, et même ont agité violemment les diverses contrées du continent américain. Le Canada seul est demeuré heureux et tranquille, et les quelques modifications que nos législateurs ont cru devoir faire, l'ont été au milieu du calme le plus enviable.

Le jour de l'Ascension, avait lieu à Montréal une des plus imposantes cérémonies religieuses dont cette ville ait été témoin: la réception du *Pallium* par Sa Grâce Mgr. A. E. Taschereau, Archevêque de Québec, à l'Eglise de Notre-Dame.

A Ottawa, l'attention des Communes a été appelée, ces jours derniers, sur le traité de Washington. Les deux séances du 3 mai ont été employées à l'examen de ce fameux traité. Sir John A. Macdonald introduisit d'abord un bill

pour donner effet au Traité de Washington en ce qui concerne le Canada. Puis dans un vigoureux discours qui ne dura pas moins de 4½ heures, il fit longuement l'historique du traité, et l'étudia sur toutes ses faces. Si nous croyons les appréciations de quelques journaux ce discours produisit un effet immense sur les Communes, et l'orateur emporté dans une brillante improvisation a été souvent applaudi. C'est, dit-on, le meilleur discours parlementaire de Sir John; et certes, le sujet le méritait à plus d'un titre. C'est tout simplement l'avenir du Canada qui est en cause et le Gouvernement ne pouvait mieux faire que d'aborder la question avec toute la solennité possible. Sir John s'attachait surtout à déterminer le sens du traité, à en démontrer la nécessité et à énumérer les graves raisons qui ont porté le gouvernement fédéral à le soumettre à l'approbation de la législature.

Le 6, la séance fut presque totalement employée à la discussion du bill de Sir John A. Macdonald sur le traité; les débats seront certainement très longs sur cette importante question.

Celle du 7 a été fort animée par les nombreuses escarmouches qui eurent lieu entre le Gouvernement et l'opposition, surtout l'opposition d'Ontario aujourd'hui maîtresse de cette province depuis l'avènement du ministère Blake.

Le 8, continuation de la discussion sur le traité.

Abonnements payés depuis le 8 mai

Révd. F. Brunet, Ste. Sophie d'Halifax.....	\$1.00
Révd. G. Casgrain, St. Etienne de Lauzon.....	1.00
Révd. J. N. Gingras, Baie St. Paul.....	1.00
Révd. A. Ladrière, Isle Verte.....	1.00
Révd. G. S. Marceau, St. Simon.....	1.00
Révd. A. N. Morin, Lachenaie.....	1.00
Révd. P. Patry, St. Paschal.....	1.00
Révd. J. B. Vallée, St. Jérôme du lac St. Jean.....	1.00
George Aubut, Trois Pistoles.....	1.00
Régis Auger, St. Edouard de Lotbinière.....	1.00
Dr. J. Louis Bacon, Montmagny.....	1.00
Louis Boucher, St. Edouard de Lotbinière.....	1.00
Chs. Cinq-Mars, N. P., Québec.....	1.00
Joséph Côté, St. Pierre, T. O.....	1.00
Dr. L. A. E. Desjardins, Montréal.....	1.00
Clovis Dionne, St. Philippe de Néri.....	50
Stanislas Drapeau, Outaouais.....	1.00
Pascal Dumais, N. P., Kamouraska.....	1.00
Ths. Fortin, N. P., Baie St. Paul.....	1.00
Joseph Gagué, Ste. Julie de Somerset.....	1.00
Dolfice Gauthier, Deschambault.....	1.25
Michel Gauvin, l'Assomption.....	1.00
Pierre Gauvin, Kamouraska.....	1.00
David Guérin, St. Joachim.....	50
Joseph Hamel, Deschambault.....	1.00
E. A. King, St. Pacôme de Kamouraska.....	1.00
Edouard Letarte, Montmagny.....	1.00
H. H. Marchildon, Lafontaine, O.....	1.00
I. J. A. Marsan, M. C. A., l'Assomption.....	1.00
Ulysse Martineau, St. Esprit.....	1.00
Dr. A. T. Michaud, Kamouraska.....	1.00
Louis Nicol, Montmagny.....	1.00
J. G. Peltier, Protonotaire, Kamouraska.....	1.00
Commeau Perry, Petit Rocher, N. B.....	1.00
N. Richard, St. Octave de Métis.....	1.00
Joseph Rivard, Champlain.....	1.00
Léon Roy, N. P., N. D. de Lévi.....	1.00
Joseph Roy dit Desjardins, Ste Hélène.....	1.00

Nazaire Simard, St. Anne, Côte Beaupré.....	7.50
D. Tréau de Coëli, Templeton.....	1.00
Dr. Ls. Tremblay, St. Roch des Aulnets.....	1.00
P. G. Verreault, M. P. P., St. Jean Port Joli.....	1.00

Reçu depuis le 8 mai.....	\$47.25
Montant en faveur des colons, No. 30.....	\$28.80
Prime pour les colons; No. 31.....	3.78
	—\$32.58

SOUSCRIPTIONS PARTICULIÈRES.

Dr. Louis J. Bacon, Montwagoy.....	1.00
Joseph Gagné, Ste. Julie de Somerset.....	25
Pierre Gauvin, Kamouraska.....	25
Révé. A. Ladrière, Isle Verte.....	50
Elysse Martineau, St. Esprit.....	25
Thomas P. Pelletier, marchand, Trois Pistoles.....	1.00
Joseph Rivard, J. P., Champlain.....	1.00
Léon Roy, N. P., Notre-Dame de Lévis.....	1.00
Un ami intime des bonnes œuvres, au Comté de Kamouraska.....	5.00
Un Curé.....	1.00

Montant total en faveur des colons.....\$43,83

Encore l'émigration

A plusieurs reprises, nous avons appelé l'attention de nos lecteurs sur l'affreuse émigration qui dépeuple en ce moment nos campagnes; nous avons mis nos compatriotes en garde contre cet engouement irréfléchi qui les pousse vers les Etats Unis. Rien n'y a fait. Le Clergé a vu le mal et a présenté à la population les remèdes les plus salutaires contre cette fièvre. La presse a fait connaître les malheurs inévitables de cette désertion. Peine inutile, la plaie est restée béante, et ne fait qu's'agrandir.

Nous recevons de Ste. Sophie d'Halifax de nouveaux et désolants détails à ce sujet :

..... Nous aussi, dans nos cantons, nous souffrons du terrible fléau de l'émigration, c'est une véritable épidémie, il est impossible en ce moment d'engager un seul homme, ni pour or, ni pour argent.

Nous ne pouvons prévoir ce qui va arriver; mais je crois que la moitié des foins va rester sur le champ, et peut-être une partie de la moisson. La plupart des cultivateurs ne semeront qu'une petite partie de leurs champs.

On offre ici jusqu'à 26 piastres par mois et la nourriture, et on ne peut trouver de travailleurs à ce prix.

Il y a environ trente familles qui sont montées ce printemps dans les Etats, et il en est de même de toutes les paroisses d'alentour. A l'heure qu'il est, un certain individu parcourt nos cantons pour engager deux cents filles s'il peut les trouver. Vous voyez s'il nous est possible de vivre avec cet état de choses, et Dieu seul sait quand on pourra mettre une digue à ce torrent dévastateur."

Ce qui nous surprend le plus dans ce malheur dont notre patrie souffre, c'est l'apathie dont font preuve nos gouvernants. Certains députés demandent au gouvernement s'il a l'intention de faire quelque chose contre l'émigration, on répond que c'est son intention, puis on s'endort, ou laisse le mal s'agrandir et le pays se dépeupler.

Où est donc notre patriotisme ?

Convention agricole

Nous recevons la note suivante qui se recommande par son importance aussi bien que par le nom de son auteur,

l'infatigable promoteur de toutes les améliorations utiles à l'agriculture :

M. le Rédacteur,

La convention agricole des Etats-Unis, composée des délégués des sociétés d'Agriculture et d'Horticulture, convoquée par le Ministre d'Agriculture, a eu lieu à Washington, le 15 février. Elle a tenu ses séances, durant trois jours et elle s'est dispersée avec l'intente qu'elle se réunirait tous les ans, à pareille date.

D'après les journaux américains, il paraît que la convention n'a pas eu tout l'effet désiré. Ce résultat est attribué au défaut d'organisation. Cependant des questions importantes y ont été débattues et les suggestions suivantes ont été adoptées unanimement :

"Allocations plus élevées aux sociétés d'Agriculture, pour l'étude des statistiques et de l'entomologie, etc., diffusion de brochures agricoles, création d'un dépôt national de grains de semence, etc., etc."

Je ne puis m'empêcher de reproduire ici, la résolution suivante, qui a son importance ici comme aux Etats-Unis :

Résolu : "Que nous conseillons vivement aux cultivateurs, qui sont en position de le faire, de planter des arbres de haut futaie, non-seulement pour l'ombre ou comme ornement, d'en planter des centaines d'acres, afin de faire revivre des forêts détruites avec acharnement dans toutes les directions, dans le but non-seulement de fournir du bois à nos descendants, mais aussi, pour éviter ces calamités innombrables et indescriptibles qui dévasteront notre immense pays, lorsqu'il sera dépourvu de ses forêts et par conséquent privé des inappréciables bienfaits qu'elles procurent."

L'idée est excellente, mais reste à savoir si les américains se contenteront de conseils, pour agir. Pour nous, malheureusement, je sais qu'il faudra plus que des conseils pour nous faire planter des arbres; il faudra des encouragements tangibles, comme disait mon ami, M. Delorme, de St. Hyacinthe. Le conseil d'Agriculture et les sociétés d'Agriculture pourront faire beaucoup pour cela, en donnant des primes à ceux qui planteraient une certaine quantité d'arbres, tous les ans.

Nous aurons bientôt, je l'espère, une convention agricole de la Province de Québec. Pour que ses effets soient durables, il faut qu'elle réussisse pleinement. Le léger échec qu'a subi la convention agricole de Washington, par suite de son défaut de préparation, servira aux promoteurs de la convention agricole de Québec, en ce sens qu'elle leur enseignera à prendre les moyens de bien organiser cette convention.

Les amis éclairés de l'agriculture peuvent faire connaître, sous forme de correspondances ou de résolutions adoptées par les sociétés d'agriculture, les principaux besoins de la classe agricole.

Ces suggestions réunies, formeraient un programme qui serait répandu par toute la Province, pour être mis à l'étude.

Les délégués viendraient à la convention, préparés sur des sujets communs. La discussion serait plus facile et on arriverait nécessairement à des conclusions pratiques.

Une convention agricole ! Quel vaste sujet ! Que de questions importantes à considérer !

Amis de la classe agricole, à l'œuvre ! faites prononcer vos sociétés d'agriculture, sur les sujets à traiter dans une pareille assemblée, afin que tout soit prêt pour la convention, qui aura probablement lieu l'hiver prochain.

P. B. BENOIT.

Le verger du cultivateur

Les cultivateurs, en général, se plaignent de ce que les vergers sont peu productifs, soit en fruits, soit en argent.

Les consommateurs de la ville reprochent aux cultivateurs de n'apporter sur les marchés que des fruits sans noms, petits, véreux, sans apparence et sans parfum.

Les uns et les autres ont raison.

Cependant, qu'il serait facile de changer ce mal en bien !

Un peu d'intelligence ou un peu de bonne volonté et d'efforts chez le cultivateur suffirait pour accomplir cette métamorphose.

Chaque maison, tant soit peu confortable, aurait devant elle ou à ses côtés, dans la *verchère* ou le pré, un petit ou un grand verger, où des arbres droits, vigoureux, à la tête arrondie, chargés de fruits gros, vermeils, délicieux, lui prêteraient le charme de leur verdure.

Ces fruits seraient portés au marché au fur et à mesure de leur maturité et vendus à bon prix par la ménagère, qui s'en reviendrait au logis la poche bien garnie, joyeuse et contente : car rien ne dispose à la bonne humeur comme les bonnes affaires.

Le produit du verger, ajouté à ceux de l'étable, de la basse-cour, des terres, des vignes et des prés, constituerait un bon revenu, bien solide, qui dépasserait celui des meilleures industries des villes.

Il est vrai que les vergers sont exposés aux gelées tardives, à la grêle, aux orages, aux insectes ; mais les industries, le commerce, n'ont-ils pas les mortes saisons, des faillites, etc. ?

Les petits fruits mal venus, irréguliers dans leurs formes, ou trop mûrs, seraient consommés dans le ménage ou par les enfants, qui sont toujours les enfants d'Adam.

Les arbres du verger offrirait un asile assuré aux petits oiseaux, qui viendraient y chanter leurs chansons, y bâtir leurs nids, y élever leurs familles, détruire les insectes nuisibles et les graines de quelques mauvaises herbes.

Au lieu de tout cela, que voyons-nous le plus souvent dans les campagnes ?

Des maisons isolées ou entourées de quelques buissons ou de quelques arbres étriés, échevelés.

Ici et là sont disséminés de rares arbres fruitiers, au tronc moussu, tordus, courbés, aux branches isolées, pendantes ou hérissées, sur lesquels le gui vorace s'est sournoisement implanté pour sucer leur sève. Si le pinson, le chardonneret ou la mésange ont le malheur de s'y arrêter, on les reçoit à coups de fusil, ou les enfants détruisent leurs nids.

Comment les cultivateurs élèvent-ils et plantent-ils leurs arbres fruitiers ?

Après la moisson, sur les terres à blé, ils trouvent, mêlés au chaume, quelques petits cerisiers, pommiers ou poiriers, venus de graines en même temps que le seigle et le froment. — Les noyaux ou pepins avaient été apportés là dans l'engrais au temps des semailles. — Ils enlèvent les petits plants avec la motte et les transportent dans un coin de leur petit jardin où ils végètent tant bien que mal, mais à leur aise.

Où bien au printemps, dans le bois taillis, les cultivateurs aperçoivent quelques sauvagions, venus de noyaux ou de pepins apportés là, dans les fruits, par les rats. Ils les arrachent et vont les transplanter toujours dans le coin de leur jardin.

Soit qu'ils aient été recueillis dans le chaume ou trouvés dans les bois, ces enfants abandonnés du règne végétal sont greffés par le cultivateur, lorsqu'ils ont atteint une certaine hauteur et la grosseur de deux doigts. Ils sont ensuite transplantés, quelquefois sans être greffés, dans une haie, sur le bord d'un chemin ou dans une mauvaise terre.

Quand il se donne le souci et la peine de greffer ses sauvagions, le cultivateur prend des soins sur le premier arbre fruitier du voisinage. Ces arbres, nous l'avons dit, sont pour la plupart vieux ou usés, ou d'anciennes espèces aujourd'hui avantageusement remplacées dans le commerce horticole par des variétés nouvelles.

Les produits de ces greffes seront, comme nous l'avons dit au commencement de cette note, petits, véreux, chancreux et dédaignés sur les marchés. Ils seront vendus à vil prix à la marchande ambulante, pour être revendus à un ou deux sous le tas.

Si le cultivateur ne greffe pas ses sauvagions, c'est encore pis ; il n'obtient que des fruits bâtards, acidulés, sans apparence et sans nom, destinés à être réduits en marmelade ou à faire de la piquette.

Mais ce n'est pas tout, lorsque le cultivateur veut planter ses arbres, il fait simplement un tron large et profond d'un pied, dans une terre qui n'a peut-être été remuée depuis le déluge qu'à sa surface par la charrue. Il retranche presque toutes les branches et toutes les racines, grosses et petites, met le *chicot* en terre, et tasse bien celle-ci avec ses pieds re-

vêtus de gros sabots, comme s'il voulait faire du pisé.

Quand le jeune arbre, ainsi transplanté, est né sous une étoile, ou doué d'une vigueur extraordinaire, il végète quelque peu chaque année. S'il est délicat ou atteint d'infirmités, il émet quelques feuilles au printemps et meurt en été.

L'année suivante, l'opération est à recommencer, et toutes les peines du cultivateur sont perdues.

Si l'arbre vit, il est exposé aux morsures des cochons et des brebis. On prétend, à la campagne, que ces morsures sont venimeuses ; elles sont souvent mortelles, il est vrai, mais probablement parce que l'écorce est *mâchée*, et la plaie pas nette. Les vaches en pâturage viennent aussi se frotter le cou et le flanc contre la tige du pauvre arbre qui se plie ou se tord. S'il parvient à porter quelques fruits, les enfants le secouent pour faire tomber ces fruits avant leur maturité. Les vents l'agitent en tous sens, le courbent et lui donnent dès sa jeunesse cette attitude caduque dont nous parlions tout à l'heure.

Tels sont les maux auxquels sont sujets les pauvres pommiers ou poiriers martyrs, qu'on appelle pompeusement ou plutôt ironiquement *arbres de verger*.

Voici maintenant, selon les meilleurs auteurs et praticiens, comment doit procéder, dans la plantation de son verger, un cultivateur intelligent qui a du goût et veut rendre sa propriété aussi agréable et productive que possible.

La méthode de cueillir dans les champs des sauvagions pour les greffer paraît économique au premier abord ; mais si on réfléchit que ces sauvagions, pris au hasard, peuvent être d'une nature chétive, peu vigoureuse, on y renoncera.

Un sujet languissant figurerait mal dans un verger et ne serait pas productif ; il faudrait le remplacer au bout de quelques années, et ces années seraient un temps précieux perdu pour le cultivateur.

Il vaudrait beaucoup mieux qu'il achetât chez un pépiniériste des arbres tout formés, sains et vigoureux, dût-il les payer de 50 à 75 centimes.

Qu'il se garde bien d'acheter à *bon marché* des arbres dans les marchés ; là on ne vend bien souvent que le rebut des pépinières.

Cependant, si le cultivateur a du goût pour l'arboriculture et qu'il veuille élever ses arbres lui-même, il devra faire un choix de sauvagions vigoureux, à la tige droite. Pour être plus sûr de leur bonne nature, il cueillera lui-même quelques fruits sauvages sur des arbres forts et sains ; il en extraira les noyaux ou les pepins et les sèmera dans un endroit isolé de son jardin.

JEAN SYLVESTRE.

(A continuer)

Oiseaux de basse-cour

LA POULE.

Bien qu'on s'y arrête moins en général, le choix des poules n'est pas moins important. Les efforts tentés en faveur de l'amélioration n'iraient que d'une jambe, et resteraient stériles si on ne donnait que de mauvaises poules au meilleur coq, et réciproquement.

On veut que la poule soit d'humeur facile, qu'elle soit bien emplumée, qu'elle se présente large à l'arrière, c'est-à-dire dans la région du bassin ; elle doit être incessamment occupée à chercher de la nourriture ; elle ne sera pas indifférente aux caresses du coq, et, si elle en devient la favorite, elle n'en sera que plus estimée pour le choix des œufs à soumettre à l'incubation. Il en est dont le naturel turbulent et farouche ne promet rien de bon. Si on les met au couvoir, elles cassent une partie des œufs, et, plus tard, elles maltraitent les poussins par maladresse ou par brusquerie. Voilà donc un nouveau cas d'exclusion, en dépit de la belle structure qui a pu valoir une préférence non justifiée, dans laquelle par conséquent on aurait tort de persévérer après coup.

Quand l'élevage a plus particulièrement en vue la production de la viande, il faut rechercher dans les reproducteurs des deux sexes l'existence des signes apparents de la qualité de chair, savoir : la couleur des pattes, la nature de la peau, la conformation large, la croissance précoce.

La patte jaune indique généralement une volaille à chair coriace, à ossature lourde, à graisse jaunâtre, et il est rare que cette nuance ne se fasse pas aussi remarquer à la peau. Mais à l'exception de la couleur jaune et de la verte, qu'on ne saurait recommander, aucune autre n'exclut l'excellence de la viande. Remarquons en passant que la patte du Cochinchinois est jaune, et que c'est à tort qu'on a cherché à le sortir de la règle commune, car sa chair a peu de qualité, et son squelette est lourd. On examine la peau aux flancs et aux pectoraux : on a lieu d'être satisfait lorsqu'elle apparaît fine, souple, extensible, de couleur rosée et nacrée. On constate par là une aptitude développée à prendre la graisse.

Les personnes familiarisées avec le gouvernement de la basse-cour distinguent facilement, à première vue, une jeune poule d'une vieille. Mais ceci même est bien vague ; plus de précision est nécessaire. C'est la poule dont l'âge appelle la réforme qu'il faut pouvoir distinguer avec certitude de celle dont la fécondité est encore assez active pour donner des profits. Dans les grandes éducations, comme celles de Belair, les pères étant occupés par des troupeaux d'un âge bien connu, tout va de soi. La difficulté n'existe réellement que pour les éducations moyennes, car dans les moins nombreuses on sait par cœur, en quelque sorte, l'histoire de chaque individualité prise isolément. Pour remplir ce desideratum important de l'élevage, voilà ce qu'a enseigné Caffin d'Orsigny : Pour reconnaître les jeunes poules des vieilles, a-t-il dit, on met la première année une petite chaussette à la patte droite ; la seconde année, on chausse la patte gauche, et à la troisième année on démarque en enlevant les petites chaussettes. Cette opération se fait habituellement à l'entrée de l'hiver. Au surplus, la patte lisse, à écailles fines et luisantes, est un indice qui a sa contre-partie dans les conditions opposées. La jeune poule a sur la peau, entre les plumes, un duvet long, léger, extrêmement ténu, qui n'existe plus chez celle qui est âgée : les vieilles ont la peau d'un blanc mat, sèche, plus rugueuse et quelque peu farineuse. — EUGÈNE GAYOT. — A. continuer.

Le budget de l'agriculture en France

Nous lisons dans la *Revue d'économie rurale de Paris* :

« On est profondément affligé quand on jette les yeux sur le budget de l'agriculture, cette grande et puissante industrie de la France qui, dans toutes les circonstances est toujours classée en dernière ligne ; et, cependant l'agriculture est la principale force de notre pays et, certes, on l'a dit bien des fois avec raison. Tout fleurit dans un pays où fleurit l'agriculture : la vie est un bon marché, l'industrie prospère, le commerce actif et conséquent des impôts faciles à percevoir ; voilà sans contredit les bons effets d'une agriculture intelligente et progressive. Cette vérité n'est pas encore bien comprise ; elle fera son chemin, si la masse des cultivateurs est unanime à ne choisir pour les représenter dans nos chambres que des personnes qui non-seulement promettent de favoriser l'agriculture, mais ont réellement fait preuve de leur désir de promouvoir les intérêts de l'agriculture, à chaque fois que l'occasion en a été offerte. »

L'agriculture, comme le dit M. Benjamin Veret, est le premier instrument du travail national ; c'est elle qui crée les matières premières que l'industrie met en œuvre, et que le commerce répand dans toutes les parties du monde. Donc, c'est vers elle que doit se porter toute l'attention de nos gouvernants.

Petite chronique

Nous lisons dans le *Pionnier de Sherbrooke* ce qui suit, au sujet de l'émigration des canadiens aux Etats-Unis :

Notre confrère d'Arthabaska attire l'attention de ses lecteurs sur la lettre que Mgr. l'Evêque de Rimouski a récemment adressée à son clergé, au sujet de cette plaie qui nous dévore, et que nous publierons bientôt nous-même. Il en prend occasion pour dire qu'il pourrait citer des faits qui feraient horreur à des esprits réfléchis et sensés, touchant le sort de nos compatriotes qui émigrent aux Etats-Unis. Cette fois, il en cite quelques-uns qui devraient servir de leçon. Il y a quelque

temps, une troupe de jeunes filles prenaient à la gare d'Arthabaska, le chemin de l'exil, emmenées par l'un de ces "sergents recruteurs," auxquels nos voisins donnent tant par tête pour les serviteurs qu'ils embauchent. Il paraît que les avannies qu'elles ont eu à endurer les ont fait vivement regretter leur départ. D'abord, elles ont perdu une partie de leurs effets durant le voyage, plusieurs arrivant à destination avec un seul vêtement, celui qu'elles portaient, et qui n'était pas leur meilleur. Ensuite, les manufactures où elles devaient travailler étant arrêtées, leur "guide" ne voulut point les laisser se disperser, crainte de perdre sa prime sur chacune d'elles. En conséquence, il les renferma dans une salle sombre, avec de quoi manger pour les empêcher de mourir de faim, en attendant qu'il trouvât à les placer. Pendant deux jours ces pauvres filles restèrent ainsi entre quatre murs, ne respirant qu'un air vicié et putride ! Maintenant que l'on songe aux autres déboires qui les attendent sur la terre étrangère, surtout celles qui n'ont point leurs mères avec elles !

Ces choses sont pénibles au plus haut degré et devraient pourtant avoir quelque effet sur ceux qui songent encore à partir.

Mais il faut croire que ces leçons ne profitent qu'aux vicieuses, car les émigrants partent à pleins convois ; depuis plusieurs semaines ceux du Grand Tronc et du Passamaquid en regorgent. Sans doute, bon nombre de ces émigrés reviendront au pays, mais ce sera le petit nombre.

Les causes de cette plaie sont nombreuses, mais il nous semble qu'elles peuvent se résumer toutes dans une seule : le manque de manufactures en cette Province. Si nos compatriotes avaient ici ce qu'ils vont chercher là-bas, pourquoi partiraient-ils ?

En face de cet état de choses, une pensée nous attriste : pourquoi certains grands manufacturiers anglais, en cette ville et ailleurs, font-ils tant d'efforts pour attirer ici des ouvriers étrangers, au lieu d'employer ceux du pays qui passent à la porte pour se rendre dans l'exil ? Pourquoi les canadiens ne trouvent-ils d'emploi dans ces manufactures qu'à défaut d'autres ?

Les actionnaires ou les gérants de ces manufactures devraient y voir. La plupart d'entre eux se donnent comme très loyaux, fortement attachés à l'Angleterre. Si, au lieu de travailler à prévenir l'annexion, ils la laissent s'accomplir de fait, ne craignent-ils point de voir, quelque bon jour, leurs boutiques, leurs pouvoirs d'eau et toutes les ressources naturelles que nous possédons pour l'industrie, entre les mains de nos puissants et peut-être plus libéraux voisins ? Assurément, la loyauté est une belle qualité chez le citoyen qui aime son pays ; mais pour qu'il puisse être loyal, il faut qu'il vive.

Si donc le peuple canadien-français, qui est aussi loyal que n'importe quel autre, finissait par annexer cette Province, qui pourrait lui jeter la première pierre ?

Rappelons-nous que nous sommes tous solidaires pour l'avenir de notre patrie.

— On dit que M. Barnard a résigné sa charge comme agent d'immigration en France et en Belgique. Plusieurs journaux annoncent que M. Lesage, assistant-commissaire du Département de l'agriculture et des travaux Publics de la Province de Québec, doit le remplacer. M. Lesage devra partir pour l'Europe, dans le but d'activer l'immigration des belges, etc., vers l'Amérique. Nous croyons à peine cette nouvelle ; il nous semble que les efforts faits par M. Barnard dans ce but ont dû être suffisants pour nous faire croire que le nombre de belges qui passeront dans le pays sera très-considérable. Nous verrions avec plaisir M. Lesage se rendre aux Etats-Unis et s'occuper efficacement du repatriement de nos compatriotes.

GRAINES DE JARDINS A VENDRE

Le soussigné a reçu, d'un des grainetiers le plus en renom de la Puissance, un assortiment varié de graines de jardins qui sont en vente à l'imprimerie de la *Gazette des Campagnes* à Ste. Anne de la Pocatière.

FIRMIN H. PROULX.

16 mai 1872.



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

Les Commissaires nommés pour la construction du Chemin de Fer Intercolonial, donnent par le présent AVIS PUBLIC qu'ils sont prêts à recevoir des SOUMISSIONS pour LA POSE DES LISSES et le NIVELLEMENT sur environ 63 1/2 milles de la ligne, à partir de la route postale, près des Trois-Pistoles, jusqu'à la borne qui marque 8 1/2 milles, à la Rivière Métis. Les soumissions devront embrasser toute la distance.

Des spécifications et des formules de soumissions peuvent être obtenues au bureau de l'Ingénieur en Chef à Outaouais, et aux bureaux des Ingénieurs à Rimouski, Dalhousie, Newcastle et Amherst.

Des soumissions cachetées nommées "Soumissions" et adressées aux Commissaires, seront reçues à leurs bureaux, à Outaouais, jusqu'à MIDI, MARDI le 11 JUIN 1872.

Des soumissions seront aussi reçues à la même date et au même lieu, pour 250 tonneaux de chevilles de Chemin de Fer, selon l'échantillon que l'on pourra voir aux bureaux ci-dessus. Les soumissions devront mentionner le prix par tonneau de 2,240 lbs., livrés à la Station du Chemin de Fer Grand Tronc, à la Rivière-du-Loup, en quantités égales, dans les mois de juillet, août et septembre prochains.

A. WALSH,
E. B. CHANDLER,
C. J. BRYDGES,
A. W. McLELAN,
Commissaires.

Bureau des Commissaires,
Outaouais, 3 mai 1872.

INSOLVENT ACT OF 1869

Province of Quebec, }
District of Kamouraska. }

In the matter of

JOSEPH DIONNE, of St. Denis, and PIERRE DESSAINT,
of St. Louis de Kamouraska, trading into co-partnership, under the name and style of DIONNE & DESSAINT,

Insolvents.

NOTICE is hereby given that a meeting of the creditors of the said insolvents will be held at my office at Quebec on the twenty-fifth day of May for the purpose of authorizing the assignee to sell and dispose of the entire estate and effects of the firm Dionne & Dessaint, in one lot and to sell and dispose of the entire estate and effects of the said Pierre Dessaint in one lot and to approve of the terms and conditions upon which such sales may be made and to order the estate of the Insolvents generally.

Quebec, May 11, 1872.

JOS. HAMEL,
Syndic.



CONTRATS DE LA MALLE

DES SOUMISSIONS ADRESSÉES au MAITRE GÉNÉRAL DES POSTES, seront reçues à OTTAWA, jusqu'à MIDI, VENDREDI, le 21 Juin prochain, pour le transport des Malles de Sa Majesté, sur un Contrat proposé pour QUATRE ANS, en chaque cas, entre les endroits ci-dessous mentionnés :

Du 1er Octobre prochain, BUCKLAND et ST. LAZARE, trois fois par semaine ;
BUCKLAND et ST. MAGLOIRE, une fois par semaine ;

CHICOUTIMI et LABARRE, deux fois par semaine ;
ILE AUX COUDRES et MONTMAGNY, une fois par semaine ;

MÉTIS et ST. OCTAVE, trois fois par semaine ;

QUÉBEC et TROIS-RIVIÈRES, six fois par semaine.

Des avis imprimés renfermant plus ample information sur les conditions du Contrat proposé peuvent être vus, et des blancs de forme de Soumissions obtenues aux Bureaux de Poste ci-dessus mentionnés, et aux bureaux intermédiaires.

WILLIAM G. SHEPPARD,
Inspecteur des Postes.

Bureau de l'Inspecteur des Postes, }
Québec, 27 avril 1872. }
16 avril 1872.

MOULINS A COUDRE DE BANNER

Prix variant de \$5 à \$10, \$25, \$40 et \$60.

Chaque Cultivateur tant soit peu à l'aise devrait s'empresser d'acheter un des célèbres Moulins à Coudre de Banner, manufacturés par la Compagnie des Moulins à Coudre de Banner, à

SHERBROOKE, P. Q.,

à des conditions faciles, en payant une partie du prix comptant et la balance par paiements mensuels.

C'est le moulin à coudre le plus simple et le plus facile à mettre en opération. C'est aussi celui qui fait le moins de bruit de tous les moulins construits jusqu'à ce jour. Rien dans le mécanisme pour embarrasser les Dames.

Chaque famille devrait avoir le sien.

M. J. Belleau, marchand, a accepté l'agence à la Rivière-ouelle pour la vente de ces moulins à coudre.

On peut aussi se procurer ces différents moulins à coudre, Ste. Anne de la Pocatière, en s'adressant au Propriétaire de la Gazette des Campagnes.

S'adresser par lettre à JOHN RUTHVEN, agent-voyageur-général, à la Rivière-du-Loup, comté de Temiscouata.

A VENDRE

4000 à 5000 Pommiers, Pruniers, Cerisiers,
Poiriers et arbres d'ornements

Les pommiers sont des espèces suivantes : Baldwin, St. Laurent, Greening, King of Tompkins, Grise, Fameuse, Requette du Canada, Espion du Nord, Vingt-onces, Rougette d'ore. Les Saules pleureurs sont recommandés pour leur beauté. Ils sont particulièrement adaptés pour planter sur les tombes.

Prix des Pommiers.....	1s. 3d.	pièce.
" " Poiriers.....	2s.	"
" " Pruniers.....	3s.	"
" " Cerisiers.....	3s.	"
" " Chênes Blancs.....	2s. 6d. à 7s. 6d.	"
" " Saules Pleureurs.....	5s. à 6s. 3d.	"
" " Peupliers argentés.....	1s. 6d.	"
" " Boules de Neige.....	1s. 3d.	"
" " Weijelia Rosen.....	2s. 6d.	"
" " Rosiers assortis.....	1s. 3d. à 2s. 6d.	"

Toute commande adressée au Soussigné d'ici au 10 de Mai sera remplie avec attention.

Les arbres seront livrables du 15 au 20 de Mai au dépôt de St. Roch des Aulnaies, et seront payables alors.

AUGUSTE DUPUIS,
St. Roch, Village des Aulnaies-
Pr. de Québec.